

René Lew,  
*Das Ding*,  
27 juin – 15 juillet 2012,  
(1ère livraison),  
pour la conférence de Gand, 15 septembre 2012

## *Das Ding*, le mode réel de l'objet

Comme il y a divers réels, il y a plusieurs « choses ». Comme les réels se construisent<sup>1</sup>, il y a plusieurs voies de construction des choses et de leur usage. Une chose peut ainsi servir d'« exutoire » à une fonction qui sans cela pourrait tourner en une « humeur malsaine »<sup>2</sup>. Cela laisse bien entendre qu'il y a de la fabrication dans cette mise en place d'une chose. Et par « fonction » j'entends, en psychanalyse : pulsion, désir, angoisse, jouissance, identification, transfert..., et parole, dire,... D'un autre côté, une chose peut aussi servir de barrage (même relatif) au glissement fonctionnel du temps (et donc au glissement temporel des fonctions en jeu dans l'existence de quelqu'un et en particulier dans une cure psychanalytique, une passe ou un cartel). Mais elle peut aussi servir de condition sur laquelle s'appuyer pour en redéfinir l'irréel récursif du symbolique. Une telle dialectique (liant construction, laquelle implique passage ou barrage, et déconstruction) est en fait essentielle à toute définition de « la chose ».

Très exactement, j'appelle tout d'abord réel ce qui fait barrage (*enstasis*) à la fluence du signifiant ou, au minimum, ce qui déséquilibre la dialectique construction / déconstruction vers une emphatisation de l'objet,

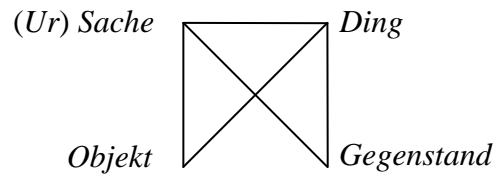
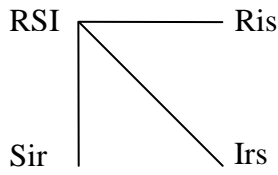


c'est-à-dire ce qui donne la part belle à telle ou telles extension/s de la fonction au détriment de celle-ci (alors dite en intension). Ce qui fait arrêt, même relatif, peut être une lettre, mais aussi une représentation, et tout autant déjà une chose — sinon tout objet. Car je conçois l'objet comme réel, imaginaire et symbolique, tout à la fois (borroméennement), mais aussi séparément.

---

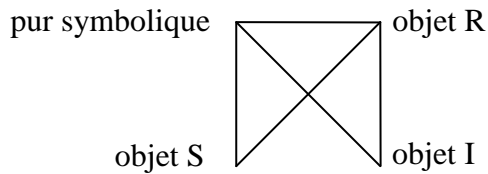
<sup>1</sup> R.L., « Construction des impossibles », exposé au Congrès d'Analyse freudienne, 2008 ; « Construction des réels », texte collectif avec M.-C. Labadie et F. Nathan-Murat, 2ème colloque du Comité de liaison français de Convergencia, 2003.

<sup>2</sup> *Verstimmung*, voir Freud voulant aller à Corfou – rapport à la fonction Père.

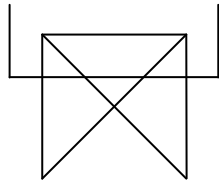


\*

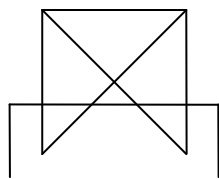
L'avantage de l'allemand est de tirer ces choses aux quatre coins d'une structure conçue au sein d'un schéma quadrique, liant le « pur » symbolique de Lacan au symbolique proprement dit, au réel et à l'imaginaire.



L'allemand distingue ainsi le niveau que je dirai être proprement celui de la chose

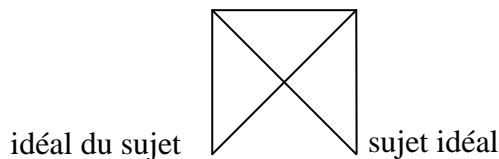


du strict niveau de l'objet.

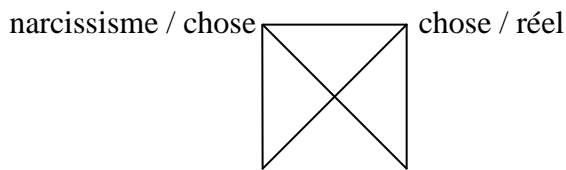


La chose est ainsi à la fois un truc (comme on dit en mathématiques : à une loi truc  $\top$  s'oppose une loi anti-truc  $\perp$ ) : *Sache* ; et une chose, surtout matérielle, mais aussi bien réelle en dehors de toute matérialité : *Ding*.

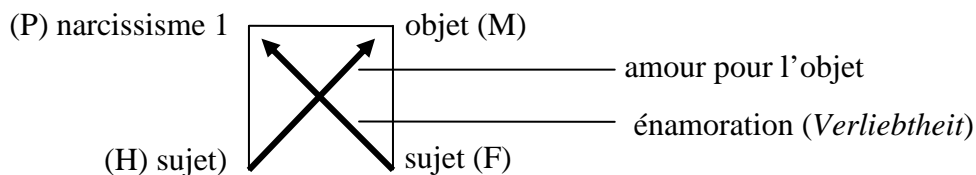
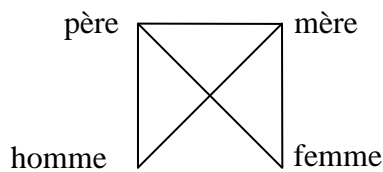
La chose (*Sache*, toutes voyelles et prononciation mises à part, les deux termes sont consonnantiquement palindromiques : CHS / SCH, au niveau de leur lettrage), la chose implique la cause (*Ursache*) quand l'objet induit le sujet (par le biais de l'idéal)



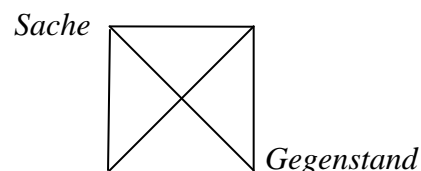
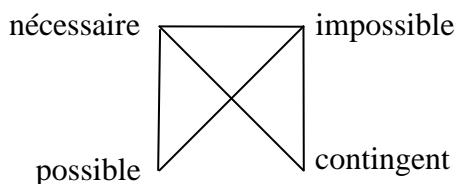
jusqu'au narcissisme (et, dirai-je, qu'on le « sache » ou non).



Le lien étymologique en français de la cause à la chose, y compris au plan juridique, est identique à l'allemand où *Sache* signifie aussi cause juridique.<sup>3</sup> Cependant l'axe que Freud donne dans « Pour l'introduction du narcissisme » pour être celui de l'amour narcissique (*Verliebtheit*, énamoration)



est aussi celui où la structure fonctionnelle de la chose est accentuée (de la contingence à la nécessité) du fait d'y pointer sa raison d'être.



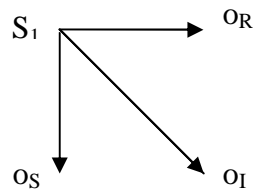
En effet, sous l'angle d'un certain usage, *der Gegenstand* a la même signification que *die Sache*, même s'ils n'ont pas le même sens. Cette signification est celle, dérivée, que prennent les mots de « sujet » et d'« objet » en français : le sujet de la dissertation et l'objet du discours ; c'est aussi de la matière abstraite (par exemple : la mathématique) et l'affaire (en particulier juridique). *Ding*, dont le pluriel varie de *Dinge* à *Dinger*, a dans ce dernier cas une résonance plus ontologique (un être, une personne) qui prend une valeur floue (quoique générique). D'ailleurs Lacan note qui plus est la raison de « rassemblement » de la cause

<sup>3</sup> W. Fliess, *In eigener Sache* (Pour ma propre cause), cf. Marcel Scheidharer et alii, *Une question incontournable : la bisexualité* (Fliess, Freud, Weininger), Lysimaque, 1994.

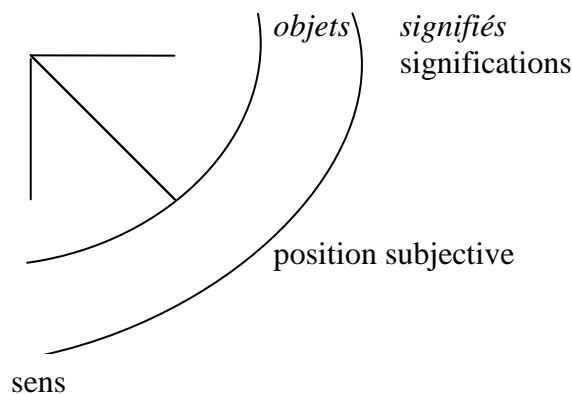
juridique, introduisant alors autant *das Ding* que *die Sache*.<sup>4</sup> Mais je n'insiste pas plus avant sur la philologie de ces termes, ni sur leur usage actuel.

\*

Précisons les choses avec Lacan : il n'y a de chose ou d'objet qu'en lien à la signifiante (pur symbolique :  $S_1$ )



où l'objet imaginaire est l'image sous ses diverses apparences, et l'objet symbolique est le signifiant linguistique ( $S_2$ ), plutôt que le signifié (sens, signification et position subjective, pour moi) qui dédouble ces objets.



À noter qu'à l'époque de son séminaire sur *L'éthique de la psychanalyse* (décembre 1959) Lacan ne sort pas du système de traduction qui fait tirer la métapsychologie freudienne vers l'imaginaire : pour moi, *Sachvorstellung* ne signifie en rien « représentation de chose » (VII, 56) et *Wortvorstellung* « représentation de mot », mais, tout à l'envers et respectivement, « représentation en « terme » de chose » et « représentation en terme de mot », car la représentation n'a pas de plasticité en elle-même. Les mots et les choses définissent l'architecture du sujet en passant par la représentation. J'y reviendrai. Freud par là s'est déjà éloigné de Brentano (dont la théorie, à côté de Meinong, débouche aussi sur Wundt et sur Husserl), il est donc inutile d'y ramener la théorie analytique. Mais disons qu'il n'y a de représentation que rapportable au signifiant soit linguistique (en termes de « mot », *Wort*, soit  $S_2$ ) soit énonciatif, et comme tel inaudible, en terme de chose-cause (*Sache*), prise comme  $S_1$ . Cette distinction recouvre celle entre espace et temps, champ et fonction. Depuis

<sup>4</sup> Séminaire *L'éthique de la psychanalyse*, texte établi, Seuil, dorénavant noté VII, p. 55. Avec ce terme de « rassemblement », on peut ici questionner la tendance heideggerienne de Lacan persistant encore à cette étape. Voir R.L., « Ce que l'inflexion lacanienne de la psychanalyse doit à Heidegger : à propos du *Logos* », *La Part de l'Œil*, n° 21-22, 2006-2007.

1953, Lacan a en effet opposé et mis en relation la *fonction* de la parole et le *champ* du langage, quand le concept de signifiant manquait à Freud. Cependant en 1964 Lacan lit ce concept tant dans la *Vorstellungsrepräsentanz* que dans les *Wahrnehmungszeichen*, auxquels j'ajouterai les *Erinnerungsspuren* (respectivement : représentance impliquant représentation, signes faisant état de perception, traces organisant le souvenir). Disant cela, je rappellerai que le terme de *Wort* en allemand a à la fois le sens de parole (pluriel : *Worte*) et celui de mot (pluriel : *Wörter, Wörterbuch* = dictionnaire), comme le français parle du verbe (la parole et le mot) et que l'espagnol distingue *habla* et *palabra* — en un distinguo qui n'est pas si radical que ça.<sup>5</sup> De toute façon c'est souligner le lien de la fonction à l'objet ou l'élément (VII, 57). Pour moi, la fonction est constitutive de la structure dont les divers postes sont établis à partir des éléments issus de cette fonction (quelle qu'elle soit) en ce qu'ils en sont des transcriptions (Frege). Pour faire état de la fonction, Lacan parle de mise en chaîne, de concaténation signifiante (faisant ainsi valoir à la fois le frayage et le chemin à suivre : *Bahnung*).

Si Lacan ne se trompe pas en disant que Freud ne parle pas de *Dingvorstellung* (*ibid.*), il omet de rappeler que Freud parle d'*Objektvorstellung*<sup>6</sup>. Freud souligne même la distance qui écarte l'image (visuelle, tactile, acoustique...) de sa reprise en un complexe de représentations par voie associative.<sup>7</sup> Quoi qu'il en soit, malgré Lacan (*ibid.*), il n'y a pas là, à mon avis, de théorie de la connaissance, telle qu'un Russell, par exemple, peut chercher à la produire. En effet, pour moi, il n'y a de chose qu'entrant dans les intérêts du sujet, c'est-à-dire significatisée. Tout dépend des rapports réel / symbolique qui fonctionnent dans les deux

---

<sup>5</sup> *Palabra*, tout comme *Wort*, a à la fois le sens de parole et de mot (A.-C. Delgado)

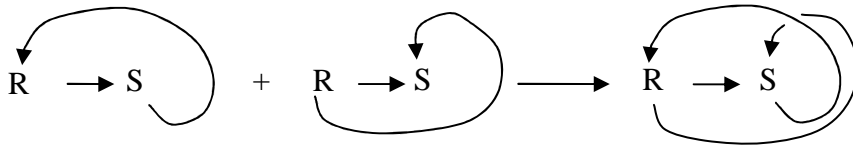
<sup>6</sup> S. Freud, *Zur Auffassung der Aphasien* (Pour une conception des aphasies), Fischer Taschenbuch Verlag, p. 122.

<sup>7</sup> Je reprendrai dans une livraison ultérieure ce nœud associatif. Mais une lecture de la *Contribution* de Freud à *une conception des aphasies* (P.U.F.) me convainc de ne prendre ledit « mot » que lui-même comme un complexe associatif. Les notes de l'édition allemande, Fischer Verlag, omises dans l'édition des P.U.F., vont dans ce sens. Je maintiens mon idée de traduire *Wortvorstellung* par « représentation [donnée comme] mot » et de même pour la « représentation [donnée comme] objet ». Je cite la traduction des P.U.F. :

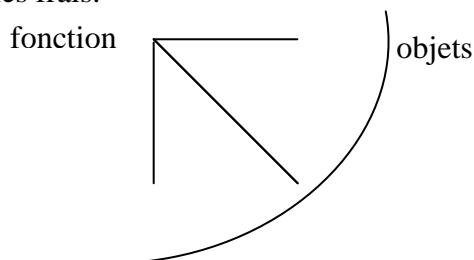
« Le mot acquiert cependant sa signification par la liaison avec la « représentation d'objet », si du moins nous limitons notre raisonnement aux substantifs. La représentation d'objet elle-même est par contre un complexe associatif constitué des représentations les plus hétérogènes, visuelles, acoustiques, tactiles, kinesthésiques et autres. De la philosophie nous tirons que la représentation d'objet ne contient en outre rien d'autre et que l'apparence d'une « chose », dont les différentes « propriétés » sont révélées par ces impressions sensorielles se réalise uniquement parce qu'en recensant les impressions sensorielles que nous recevons d'un objet, nous ajoutons encore la possibilité d'une série importante d'impressions nouvelles dans la même chaîne associative (J. S. Mill). La représentation d'objet nous apparaît ainsi non comme une représentation close, à peine capable de l'être, tandis que la représentation de mot nous apparaît comme quelque chose de clos, même si elle paraît capable d'extension » (p. 127).

Cette topologie de l'ouvert et du fermé mérite qu'on y revienne. Notons ici que « chose » traduit *Ding*. J'insiste sur le fait qu'un « objet » est pour le sujet un complexe associatif ouvert, quand le « mot » est selon Freud un complexe associatif fermé. C'est cet aspect circonscrit du « mot » (hors fonction signifiante, semble-t-il) qui permet à d'aucuns de tirer la traduction vers l'ontologie des mots, quand tout le propos de Freud est là encore d'en faire un complexe, c'est-à-dire une structure définie par les fonctions internes qui la constituent. L'objet référent dans cette citation, celui dont on tire les impressions des sens, est ici *Gegenstand*, l'objet effectif. C'est pourquoi l'*Objekt* est bien un objet signifiant, soutenu en tant qu'objet par la signifiante, et ce n'est pas de « révélation », comme le dit la citation, qui apparaît dans le texte de Freud mais de « parler » : les impressions des sens parlent (*sprechen*, Fischer, p. 192) en faveur des « qualités » (*Eigenschaften*) de la « chose » (les deux entre guillemets chez Freud). De même le « se réalise » de la traduction vient pour « *Zustande kommt* » : *venir à l'état de ...* Tout le texte de Freud insiste sur les associations et non sur un état circonscrit dont l'idée est uniquement induite par le vocabulaire (fermé) qu'on utilise pour en rendre compte (*aufzählen*). Ces complexes associatifs représentent (*vertreten*) les mots et les objets, le mot étant plutôt fermé sur soi par l'image sonore qui le fait valoir.

sens, le réel ne demandant à être symbolisé que parce que le symbolique le constitue déjà comme réel.

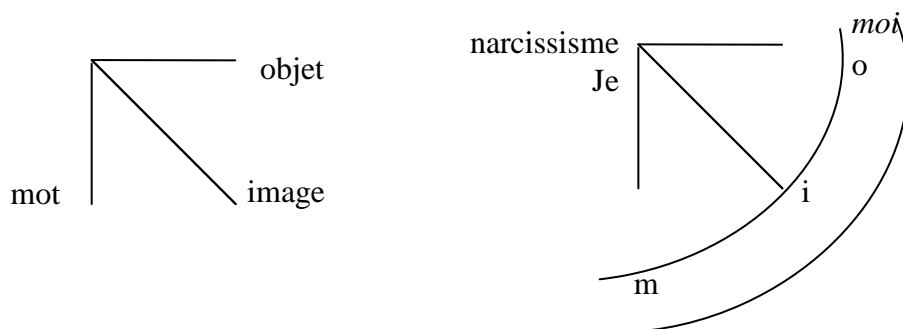


Le langage, comme ladite représentation, ne sont que des façons — Freud est explicite à cet égard dans « La dénégation » en parlant de langages différenciés (en l'occurrence, le langage des premières pulsions orales) — des façons de faire opérer l'absence comme « quelque chose » : une présence faite d'absence comme le métaphorise le Père primordial de Freud et comme cela se distribue chez chacun en termes de castration référée aux divers objets qui en font les frais.

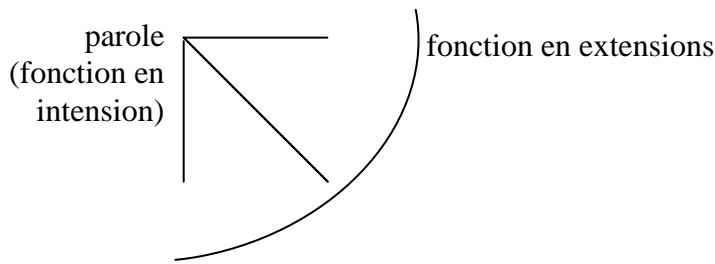


La *Sache* est du côté de la fonction (de la signifiance), quand *das Ding* est du côté du contre-coup réel de ce symbolique. *Wort* ou *Sache*, la représentation prend de toute façon appui sur la parole (et le langage) pour trouver une expression (extériorisée, c'est tautologique). Autrement dit, Freud ne laisse pas de côté l'idée (bien entendu absente explicitement chez lui) de signifiant.

La réciprocité dont parle inadéquatement Lacan (VII, 58) n'est que la réversion S/R du mot et de la chose, chacun pris en objet,



en ce que cet objet est le contre-coup (*Gegenstand*) de la parole dans l'extensivité fonctionnelle.



Lacan est explicite (*ibid.*) : les mots ont créé les choses.<sup>8</sup> Pour lui, *das Ding* échappe en tiers à la réversion mot/chose, si le mot « chose » est ici pris comme *Gegenstand* du substitutif. Cela permet de discuter au-delà de cette réversion.

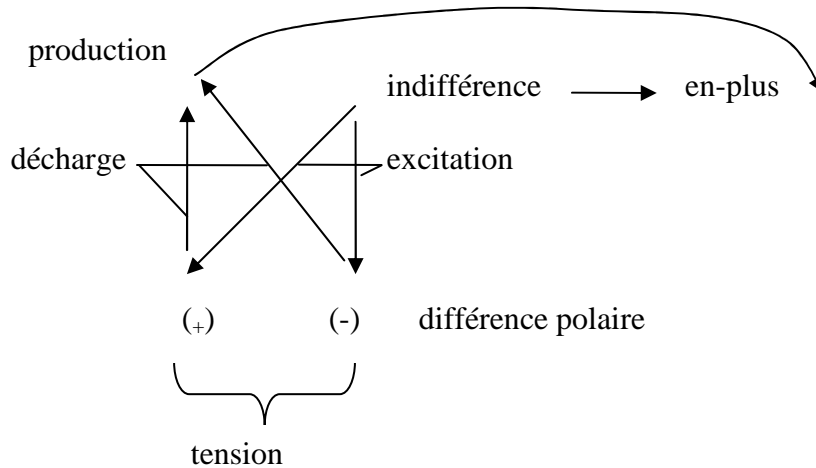
Tous les rapports sujet/objet sont en effet repris par Freud de façon réversible (sur le mode des « barrières de contact ») : ainsi le principe de réalité met en liaison le sujet et la réalité extérieure, mais en même temps il l'en coupe. Et, au même titre que cet extérieur, ce principe, modulé en principe de jouissance, coupe le sujet de sa réalité intérieure (superposée au corporel). De ce fait la continuité cède devant la différenciation, ce qui implique que « l'homme a affaire à des morceaux choisis de réalité » (VII, 59). C'est à mettre en lien avec le complexe de représentation valant comme objet chez Freud, et la réduction à l'image sonore du complexe de représentation valant pour le mot.

Je voudrais souligner qu'à cet égard Lacan, continuant à lire Freud, parle de *fonction* (VII, 60) et, comme telle, c'est une affaire de signe et plus exactement, au sein de celui-ci, de fonction signifiante. De là, le « monde extérieur, c'est la chose avec laquelle [la conscience] a à se débrouiller » (*ibid.*). Une conscience qui ne s'établit, bien sûr, que sur le langage dans son lien aux choses.

Je ne suivrai cependant pas Lacan à parler d'« artifice de la parole articulée » (VII, 61), artifice permettant d'exprimer ce qu'il appelle des « formes endopsychiques ». Il s'agit, précise-t-il, du « mouvement de la parole » (*Sprachbewegung*<sup>9</sup>) : très exactement, il s'agit de « décharges en mouvement pour maintenir la tension au niveau le plus bas ». Si la psychanalyse avait assurément un effet cathartique, c'est par là qu'il passerait.

<sup>8</sup> Il va même à contredire l'assertion « *Nomina sunt consequentia rerum* » en soutenant que c'est même tout le contraire, in séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, le 8 mars 1977, texte établi : « Non seulement les noms ne sont pas la conséquence des choses, mais nous pouvons affirmer expressément le contraire », *Ornicar ?* n° 16, p. 10. J'entends ce contraire ainsi : puisque Lacan dit : *non seulement...* en visant, pour en nier l'assertion, que les mots soient issus des choses, le contraire ne peut signifier que le renversement de l'adage, ce qui donne : les choses sont la conséquence des mots.

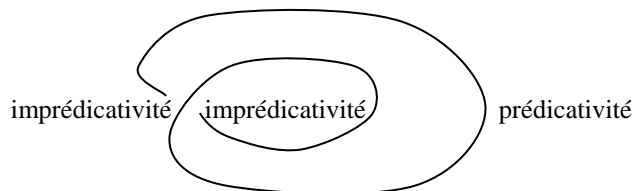
<sup>9</sup> Cf. S. Freud, *Contribution à une conception des aphasies*, trad. fse P.U.F., p. 123, pour *Sprachbewegungsvorstellung*, représentation du mouvement de la parole (et non du langage, *Sprache* ayant à la fois le sens de parole et de langage).



Si je dis que je ne suis plus Lacan dans son choix discursif, c'est que la parole n'est pas artifice. Elle est proprement la production nécessaire à toute élaboration (« surgissement », *ibid.*) de l'objet. Le mouvement de la parole, c'est l'expression de sa fonction, à la fois sa raison d'être et ce qu'elle implique, en plus d'elle-même.

\*

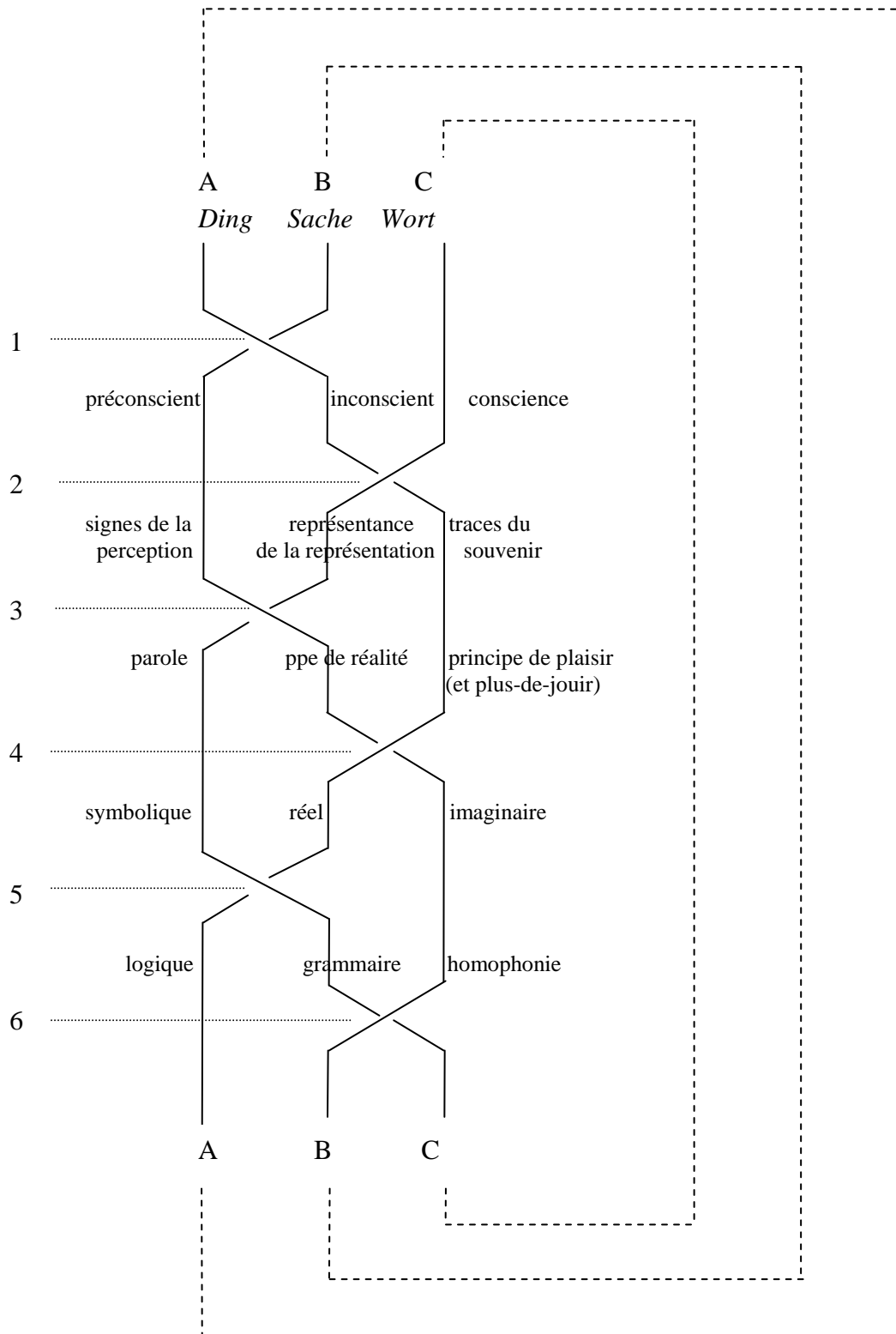
Parallèlement, le processus primaire est régi par le principe de plaisir (plus exactement : principe de jouissance) et le processus secondaire, attendant au langage, par le principe de réalité. J'y retrouve la distinction entre imprédictivité et prédictivité<sup>10</sup>, étant entendu que ces deux abords de la fonction sont cependant globalement identifiés.



Cette réversion se présente comme une torsion opérant au sein de la tresse borroméenne (déterminant le nœud borroméen).

<sup>10</sup> Une fonction est récursive et un objet est imprédictif (c'est moi qui différencie ces termes de récursivité et d'imprédictivité en les « référant » respectivement à la fonction et à l'objet), si chacun ne se définit qu'en référence à ce qu'elle est comme fonction et à ce qu'il est comme objet (sans auto-référence, cependant). Ainsi du signifiant chez Lacan. Voir R.L., *Équivocités, récursivité, imprédictivité*, Lysimaque, à paraître.





L'ensemble des trois termes que Lacan souligne chez Freud (*Ding, Sache, Wort*) se tresse en effet avec

- inconscient, préconscient, conscience, accessibles au travers des signifiants que sont  
- les traces (constitutives) du souvenir, les signes (constitutifs) de la perception, la  
représentance (constitutive) de la représentation, soit en allemand :

*Erinnerungsspuren, Wahrnehmungszeichen, Vorstellungsrepräsentanz,*  
valant de façon nodale comme

- réel, imaginaire, symbolique,

ce qui constitue aussi les points-nœud que sont :

- la logique, la grammaire et l'homophonie.

Dans cet ordre d'idées, *das Ding* n'est accessible que logiquement.<sup>11</sup> Cela n'a qu'un sens, Lacan parlant là de « raisons » et même de « surabondance de raisons » (VII, 61) « pour faire croire à je ne sais quelle rationalité de la succession de nos formes endopsychiques. Pourtant, dans la majorité des cas, c'est bien d'ailleurs, nous le savons, que leur véritable liaison peut en être saisie. » J'entends là toute la question du choix du schématisme qui permette la saisie des fonctions en jeu : représentation, signe ou trace, une saisie opérant au travers des objets signifiés (et des signifiés objectalisés) comme représentation, perception ou souvenir.<sup>12</sup>

Je ne ferai cependant pas de la parole comme verbalisée un « artifice » (*ibid.*), car elle est le mode d'échange par excellence — soit la fonction — qui induit l'existence subjective ( $\exists x.\overline{\Phi x}$ ). En face de quoi *das Ding* n'est que l'inexistence subjective donnée comme irréalisation de l'existence, car éminemment réelle. Lacan note bien qu'au sein de cette réversivité entre existence et inexistence la représentation en termes de mots joue un rôle aussi rétroactif (VII, 62) que celle en termes de choses s'y implique comme anticipante.

À propos de réversivité, je voudrais souligner le terme de « décussation » (*ibid.*) que Lacan emploie pour scinder — comme je le comprends — représentation (en termes) de chose et représentation (en termes) de mot. Ce terme, il le reprendra, pour spécifier la ligne dite d'auto-traversée et, plus exactement, la ligne d'immersion du modèle du plan projectif présenté en *cross-cap* : cette ligne correspond au recoupement de la présentation dessinée du bord de la bande de Möbius (complétée du disque pour constituer le *cross-cap*). C'est l'artefact de l'unilatéralité extrinsèque du plan projectif, laquelle correspond à sa non-orientabilité intrinsèque. La différence entre système  $\phi$  et système  $\psi$  (et  $\omega$ ) reprend celle entre chose (fonctionnelle : *Sache*) et mot. Dès lors, la décussation est celle qu'implique la parole comme récursive. Ainsi la *Gleichbesetzung* sur laquelle Lacan insiste est-elle bien l'investissement identifiant les opposés.

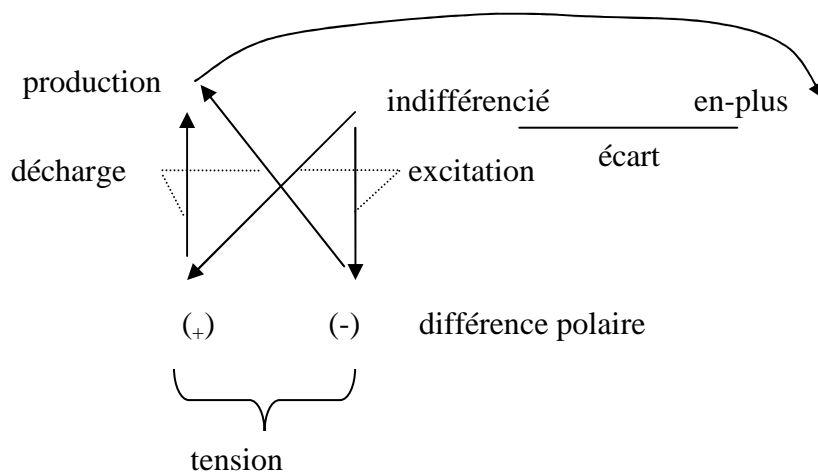
La question de la parole est dans sa réversion entre chose fonctionnelle et mot, celle de l'oscillation entre eux et donc le rythme (Freud : *die Periode*) de cette oscillation. Mais, *Sache* ou *Wort*, l'oscillation n'a de cesse de les inscrire en continuité pour faire sens. Et le sujet est l'oscillateur lui-même : investi qu'il est par la continuité asphérique. Tels quels, *Sache* et *Wort* se lient par la parole et constituent la perception comme « impression » du monde dans le sujet (« impression » dans tous les sens du mot). Cette impression qui fait perception tient en fait à la signifiante (comme rapport d'échange : représentation — et jouissance de cette signifiante) en ce qu'elle fait trace — impliquant un souvenir comme imaginable — et, bien au-delà, en ce qu'elle constitue un soubassement d'écriture (soit des *Niederschriften*), écriture servant de soubassement à l'ensemble perception, souvenir et représentation, et soubassement à l'écrit.

---

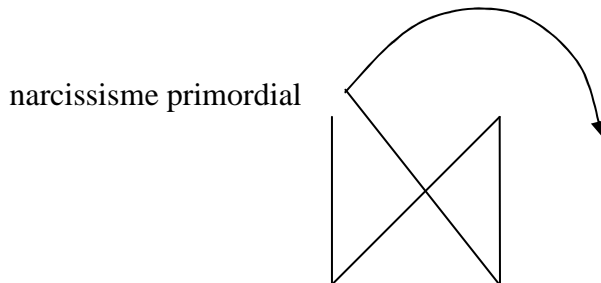
<sup>11</sup> La référence, donnée précédemment, de Freud à J. St. Mill va dans ce sens.

<sup>12</sup> Toute la discussion que mène Freud à propos des aphasies se présente comme un choix de schématisme, diagrammes à l'appui.

J'entends ces soubassements comme une déconstruction des éléments constitutifs du monde afin qu'ils servent de foncteurs à leur reconstruction, soit à la mise en exercice des fonctions construisant le monde pour le sujet. C'est le passage, bien noté par Lacan (VII, 64), de la fonction à la construction (*Aufbau*, « structure », dit-il). Et ce passage est réversion, chiasme de la fonction à l'élément de structure : le *Ich* (le Je) est « l'inconscient en fonction » (*ibid.*) et contraint le monde à rester à une certaine distance pour s'en protéger tout en en dépendant. De nouveau Lacan insiste donc sur la réversion, cette fois en terme d'« entrecroisement » : « C'est la structure qui règle la décharge, c'est la fonction qui la retient » (*ibid.*). Où je retrouve un schéma d'une structure tensionnelle productrice d'un en-plus comme objet, un objet qui transcrit cette même fonction de production.



Ainsi je considère cet *Ich* du narcissisme primordial



comme le réservoir (*Vorrat*) d'énergie potentielle qui implique la mise en exercice d'énergie cinétique comme productive d'un en-plus. Dans ce lien à l'objet, rien de plus subjectivable que le *Nebenmensch* qui est un prochain si intime qu'il s'identifie au *Ich* tout en maintenant (asphérisquement) leur différence.

*Das Ding* est ainsi strictement la partie constante du complexe *Ich-Nebenmensch*. L'autre partie (plus exactement fonctionnelle) est par définition variable — et implique cet en-plus de jouissance (*Lustgewinn*) par quoi Freud fondera rétroactivement la jouissance.<sup>13</sup>

<sup>13</sup> Cette question du constant et du variable revient à plusieurs reprises dans le texte de Freud dit « Esquisse d'une psychologie scientifique » (trad. fse in S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., 2ème éd. 1969).

1° C'est d'abord le « moi » (*das Ich*) comme groupe de neurones changés de façon constante et devenant ainsi le véhicule des réserves (*Vorratsträger*) des quantités qu'exige la fonction secondaire. Dans cette consistance, on distingue cependant une fraction permanente et une fraction variable donnant l'extension de ce « moi » au travers de ses investissements positifs et négatifs (*Unlust* et son corollaire de défense) — pp. 341-342.

Un double mouvement s'instaure ici. J'appellerai le *Nebenmensch*, dans sa non-spécificité et même son extension à tout autre, mais surtout dans son lien au Je, le grand Autre de Lacan. Cet Autre se scinde en deux pour, d'une part, constituer le sujet et, d'autre part, laisser un reste en plan qui donne *das Ding*. Ce faisant — en allant dans le sens de Lacan : « il ne s'agit nullement d'une allusion à un tout cohérent qui passerait par *le transfert du verbe au substantif* » (*ibid.*, je souligne ce lien de la fonction à l'objet, R.L.) — je comprends que cette scission — précisément dans le lien du sujet comme fonction à l'objet comme sa transformation (par voie de *Vertretung*, dit Frege — Lacan disant pour sa part ici : transfert pour « transposition »), passage de l'intension fonctionnelle à l'extension objectale — est d'un autre ordre que cette réversion puisqu'elle laisse en plan une chose (*Ding*) tout à fait étrangère au sujet. C'est dire que Lacan lisant Freud dépasse le « simple » rapport frégéen de la fonction à l'objet et développe ce lien en en considérant un reste qui vaudra par après comme antérieur à toute fonctionnalité. Pour ma part, je prends cependant cette différenciation comme constituante, sans antériorité d'aucune chose sur cette fonction de construction / déconstruction.

Ici il nous faut donc rapporter l'un à l'autre et distinguer le prochain et la chose. La constance définit la chose et la variabilité le sujet — les deux participant du contexte, au même titre d'être chacun une fraction du *Nebenmensch* dans son aperception constitutive, en entendant bien par ce concept le complexe du Je. Mais cet objet (*Objekt*) est lui-même scindable encore, impliquant à côté de la chose cette part qualitative qui induira la (et les) représentation(s) organisant le jugement (comme fonction de clivage) dont se suppose le sujet. Ainsi une première veine, aboutissant à la détermination du sujet, est constituée de la suite : attributs → représentations → modalités du *Lust* et de *l'Unlust* → sujet, et cela se prolonge : → signes de qualité → satisfaction pulsionnelle. L'autre veine est celle de la chose. Et Lacan suit ici le mode de scissiparité définissant le dualisme freudien et encore lisible au travers de

---

2° Ensuite c'est la différence entre la « chose » (*Ding*) et le prédicat (p. 346). Freud pense ici en investissements de groupes de neurones :

- $a + b$  : investissement de désir,
- $a + c$  : investissement de perception ;

La partie constante  $a$  est dite « la chose », la partie variable ( $b$  et  $c$ ) le prédicat (l'attribut, dans la traduction française). C'est l'exemple fameux du bébé considérant le mamelon de face ou de profil. Dans mes termes je dirai que la force constante de la fonction (la pulsion, par exemple) appelle à se saisir de façon variable, modulable, en des termes falsidiques qui en sont les praticables.

3° Enfin, c'est la question du *Nebenmensch* (autrui, le prochain, l'Autre personnalisé) — pp. 348-349.

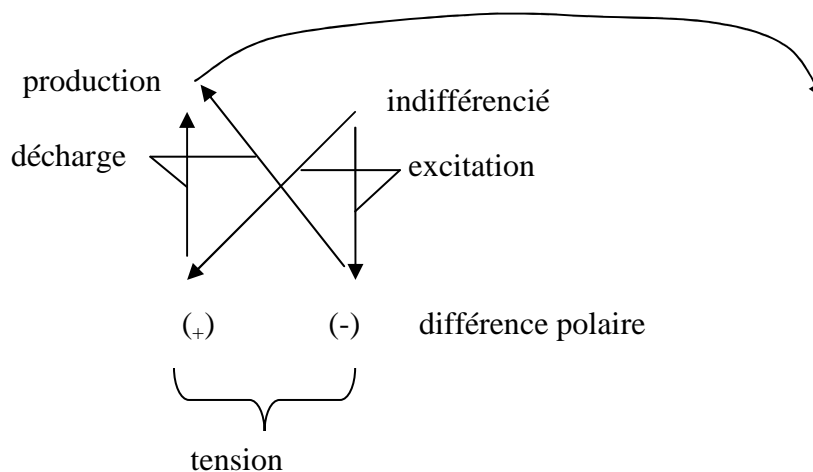
Ici la traduction française laisse franchement à désirer. Le *Nebenmensch* est un *Objekt* comparable au sujet (identique à, identifiable par). Ce point de comparaison permet au sujet de repérer et de savoir (*erkennen*), en s'appuyant sur ses propres mouvements, cris, etc., ce qu'il en est pour cet autre si proche de lui. Le prochain est ainsi un complexe qui inclut le sujet. C'est pourquoi, de nouveau, Freud en vient à scinder ce complexe en une part qui reste une « chose » (*Ding*) et une part qui est « Je » (*Ich*). La chose est la structure constante (*konstantes Gefüge*). L'autre part revient proprement au fond d'incorporation (*i.e.* au fond proprement corporel) du narcissisme primordial, comme fonction à l'œuvre. Déconstruction (*Zerlegung*) de cette structure par retour (mémoirel et fait de compréhension, *verstanden*) se superposent pour étayer le Je narcissique. Cela démontre aussi le travail psychique nécessaire pour lier sujet et prédicat. Je développerai tout cela, et particulièrement le lien au langage, dans une livraison ultérieure. Pour Freud, l'inassimilable de l'objet est *das Ding* (traduit encore par « objet », P.U.F., p. 376), mais ses propriétés, qui viennent le décompléter, sont à l'origine de ce qui constitue proprement le sujet. J'y vois aussi l'origine du concept de pulsion de mort comme ainsi fondateur du narcissisme fondamental (soit la fonction Père comme absence présentifiée).

4° Freud revient sur ce complexe de la chose (*Dingkomplex*, traduit par « complexe de l'objet », P.U.F., p. 392), où l'on peut distinguer la part incompréhensible, inassimilable, la chose elle-même, et celle qui constitue un complexe d'attributs, de qualités, de celle-ci, alors compréhensible. Je dirai simplement ici que la traduction française rend bien mal cette dialectique entre la part immuable et la part changeante, celle-ci assimilable, de la chose.

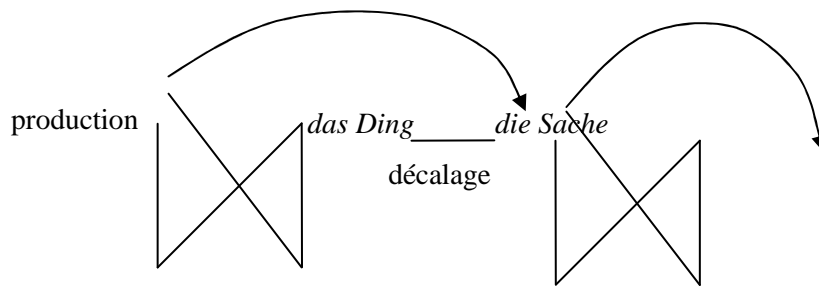
la classification de « La dénégation », où en définitive le réel se constitue de l'*Unlust*. Ainsi à l'indifférencié primordial, subsistant partiellement en face du *Lust*, fait suite l'*Unlust* et toutes les référenciations à l'évacuation dans un extérieur qui se développe depuis cette évacuation.

En fait — et là je dépasse le Lacan de *L'éthique* — la question de *das Ding* ne tient qu'à la théorie de l'après-coup. En effet il faut bien supposer que rien de ce qui se produit n'est sans référence et c'est la référenciation nécessaire qui appelle la chose à l'existence, comme d'avant. Ainsi la chose est-elle toujours déjà là — au profit de ce que le sujet pourrait en faire dans le sens de son désir — et donc comme l'effet du signifiant en tant que supposition à l'œuvre. En quelque sorte, l'objet chose est toujours déjà perdu d'avance. Il est bien la « condition » (VII, 65) réelle de la raison symbolique qui le place en attente d'utilisation. Pas de chose réelle ici, mais la production d'un en-plus qui est un en-moins. Lacan l'appelle « l'Autre absolu du sujet » (*ibid.*). Mais comme cela n'est là qu'hypothèse se complexifiant, la seule « chose » qui se retrouve est le *Lust* inefficace, inadapté, soit l'*Unlust*. On pourrait dire avec le Freud de « L'analyse finie et indéfinie » : l'*Unlust* indompté.

L'essentiel du système est la prolongation de l'indifférencié en différenciation polaire (*Lust / Unlust*, impliquant *actif / passif, masculin / féminin*, etc.) comme source de tension.



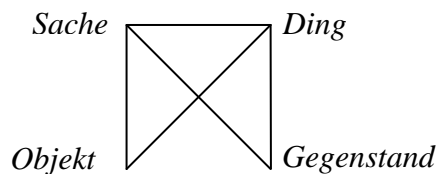
Une telle tension se résout par la décharge en tant que productrice dialectiquement (suppression → (conservation → dépassement)) d'un en-plus. Mais — je souligne le Lacan qui prend la suite de Freud — c'est le surplus de tension qui s'avère produire une autre appréhension de la chose, cette fois comme symbolique. Et Lacan dépasse dans le ternaire la dialectique binaire de Freud. En quelque sorte la situation du trait d'esprit opère ici qui met en scène l'insaisissabilité de l'objet (néanmoins fait pour permettre la saisie de la fonction) en le faisant passer du réel (où il est inaccessible) au symbolique (du mot d'esprit qui en permet un accès dérivé, *entstellt*, créateur de la distorsion du jeu de mots). Cela rend dès lors la fonction effectivement saisissable, mais imprédictivement, en termes de signifiants, puisque ce retour de l'objet à la fonction se fait par la voie signifiante de la parole dans l'agencement de la tierce personne.



De *das Ding* à *die Sache* existe donc un désajustement on ne peut plus productif.<sup>14</sup>

\*

Toute position subjective correspond à refonder sur l'objet de référence la condition de déconstruction nécessaire des extensions pour « revenir » à une raison intensionnelle constructive, non sans désajustement (écart, *Entstellung*) d'avec l'objet posé comme initial dans cette rétrogrédience, mais qui s'avère du coup distinct de lui-même, à mon avis, passant de sa qualité de *Ding* à celle d'*Objekt* ou de *Gegenstand*.



De là le glissement qu'effectue Lacan lui-même parlant de « *das Ding*, l'objet » (VII, 67) et non plus « la chose ». Les solutions de cette manœuvre sont variables et impliquent des registres subjectifs distinguables comme névrose, psychose ou perversion, non sans différenciations internes à chacune de ces positions complexuelles.

La position névrotique articule proprement *das Ding* avec *der Gegenstand* et, plus particulièrement, « la conduite de l'hystérique, par exemple, a pour but de recréer un état centré par l'objet, en tant que cet objet, *das Ding*, est comme Freud l'écrit quelque part, le support d'une aversion » (*ibid.*). Deux points supplémentaires sont ici à souligner : parler d'état indique que la fonction est ici dans une certaine « stase »<sup>15</sup> ; recréer un tel état, c'est revenir de façon progrédiente à ce qui constituera comme d'avant la référence de la rétrogrédience.

Je prendrai donc à mon compte comme définition générale de la position névrotique ce qu'en dit Lacan : « recréer un état centré sur l'objet », et sa variante hystérique : « recréer un état centré sur l'objet, en tant que cet objet [...] est le support d'une aversion », car ce qui est recherché, c'est l'insatisfaction. On voit ici nettement indiqué ce qui correspond à la prédictivité dans la position du sujet à l'égard de l'objet.

Dans la névrose obsessionnelle, par contre, selon Lacan se référant à Freud, ce n'est plus d'aversion qu'il s'agit mais d'un « trop de plaisir » (*ibid.*). Un même évitement existe ici,

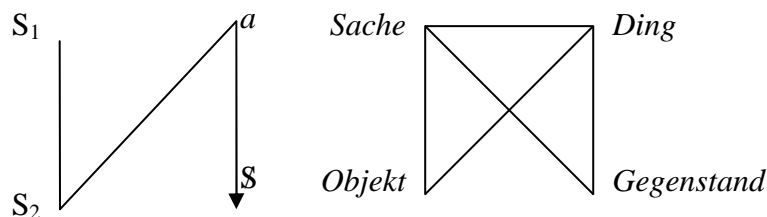
<sup>14</sup> Je reprendrai cette dialectique ternaire qui nécessite l'introduction du langage (*Wort* disons) dans la paire *Ding—Sache*.

<sup>15</sup> J'emprunte ce terme à Michel Élias, pour différencier cet état d'une *Fixierung* psychotique. Cela correspond à la *Stauung* de Freud, qui signifie à la fois l'obstacle refoulant et son effet de congestion.

à l'égard de l'objet, comme dans l'hystérie, mais pour une raison inverse : il s'agit de se refuser au plaisir, et plus exactement à la jouissance, que ce gain peut entraîner (*Lustgewinn*, situé à la même place structurale que *Ding*) ; il s'agit d'y renoncer (*Verzicht*), comme sujet quand l'hystérie est plutôt une mise en cause (littéralement) de l'Autre comme extérieur au sujet (même si l'Autre est en même temps en continuité avec le sujet), mais c'est un Autre répulsif et répugnant dont le sujet se détourne pour le faire défaillir (c'est proprement une *Versagung*) au profit de l'Un. C'est en quoi l'on peut discuter Lacan qui implique l'Autre (comme *der Andere*, p. 66) à cette même place de l'Un, de l'Un-Père, lui bien plus exactement qualifiable de « préhistorique, inoubliable, que personne plus tard n'atteindra jamais plus » (*ibid.*).

Nous sommes là à un point de bascule que Freud spécifiera, mais plus de vingt-cinq ans plus tard (dans sa *Maßenpsychologie*) comme la différence et le lien entre identification et relation avec l'objet (pour éviter ce barbarisme germano-franglais de « relation d'objet »), et dans « *Das Ich und das Es* », cela se présente comme lien du *Lust* à l'*Unlust*, pour constituer *das Andere*.

L'obsessionnel va dans le sens structurel des fonctions dites de plaisir (en fait de jouissance) en jeu, quand l'hystérique s'en détourne. L'accentuation de la jouissance phallique dans son rapport à celle de l'Autre dans l'obsession implique que le sujet prenne la même position radicale à l'égard des conséquences de celle-ci et ramène le plaisir à un niveau effectivement situé le plus bas possible dans cette fois aussi l'évitement du trop-plein (de jouissance) pour, en renversant ce mouvement, assurer sa jouissance en se satisfaisant de ce manque. Alors *das Ding* confine effectivement à l'objet de jouissance en tant que gain (*Lustgewinn*) spécifié par sa valeur d'*Objekt* signifiant. Et le sujet peut s'y rapporter plus commodément en faisant de cet objet la contrepartie positive (*Gegenstand*) de son manque-à-être, un manque dès lors pris en objet et ouvrant comme tel à sa subjectivation.



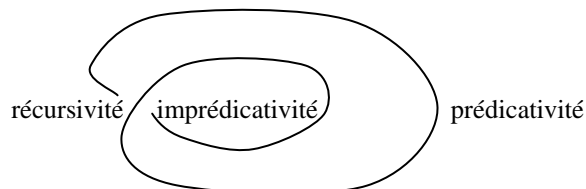
Mais la question se complique si l'on considère que la *Versagung* de l'Autre (causée par l'Autre et causée à l'Autre) qui est défaillant dans l'hystérie et le *Verzicht* du sujet dans l'obsessionnalité se différencient tous deux de la mise en panne de la croyance, du crédit qu'on peut accorder à l'Autre (c'est cette fois un *Versagen des Glaubens*, cité p. 67). L'absence de fiabilité en soi d'un Autre proprement déterminé comme tel par le sujet implique ce peu de crédit que le sujet lui alloue, et dès lors un manque de foi de la part de celui-ci. L'Autre n'est pas un donné de la réalité, mais c'est véritablement, selon moi, une création du sujet qui le détermine pour être l'objectif *ad hoc* de sa démarche de désir vers l'objet : l'Autre est ainsi le détenteur de l'objectalité et le constructeur de l'objet selon les desseins du sujet. Mais ces plans du sujet (dans toute l'équivocité multiple de ce terme de « plan »), ne sauraient assurer à ses propres yeux quoi que ce soit de fiable ni même d'existant par soi-même, quand le seul intérêt de cet Autre est de donner une assise en apparence extrinsèque au sujet qui n'a qu'une origine récursive (et signifiante) pour se déterminer comme tel en opposition et continuité avec l'objet dans sa quadrature, une quadrature à laquelle participe le sujet qui cherche

d'autant à s'en détacher.<sup>16</sup> De là se conçoivent toutes les attirances que présente cet objet pour le sujet et la répulsion qu'il exerce sur lui — amour et haine et énamoration (*Verliebtheit*) associés dans une bascule de l'énamoration en amour pour l'objet, bascule proprement fondatrice de la névrose. Voilà pourquoi la psychanalyse se détermine du mouvement inverse.

Ici cette défaillance du croire située pour Freud, d'après Lacan, au fondement de la paranoïa se contrebalance d'un non-croire en fait plus radical, plus fondé dans cette démarche dialectique du sujet vis-à-vis de l'objet, au profit d'une ressource plus accentuée du sujet dans l'objet qu'il rejette pour le ramener à soi (c'est l'expérience subjective du *fort/da* de Freud), et cette ressource est nécessaire à un sujet qui ne se donne guère plus d'existence que celle, récursive, j'y insiste, du signifiant. Et cet *Unglauben* devient le centre de la position névrotique chez Freud, et déjà la sienne propre qui se commue en théorie de la psychanalyse, et qui le tarabustera comme « un trouble du souvenir sur l'Acropole », de 1904, date du malaise ressenti vis-à-vis d'Athènes et de l'Acropole, à sa résolution théorique de 1936 en hommage aux soixante-dix ans de Romain Rolland. Comment en effet le sujet pouvait-il se croire et s'y croire, quand il n'est que la métaphore d'une fonction signifiante qui n'a pas d'en-soi. De là cette bascule du Père au pire que note Lacan et que Freud a éprouvée sur plus de trente ans en passant d'une position de résistance, sinon de défense, à celle de croire et admettre l'objet (comme *Gegenstand*) exister comme tel, alors qu'il ne s'agissait que du fondement dit paternel d'inexistence du sujet.

Dans mes termes actuels, l'enjeu d'une psychanalyse est le passage de la prédicativité de l'objet (disons : de son existence extrinsèque, de son ontologie, de sa saisie dans l'extérieur et du jugement d'existence qui s'ensuit) à son imprédicativité proprement subjective en tant que récursive, comme toute fonction subjective tire sa potentialité de la récursivité du signifiant.

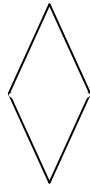
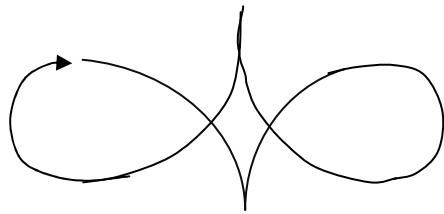
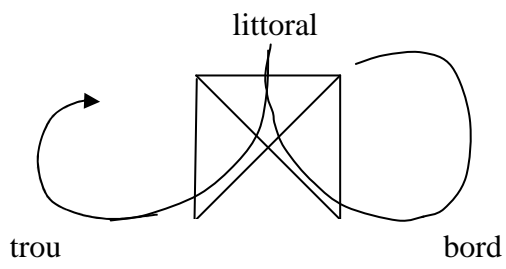
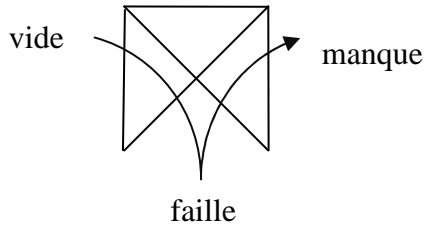
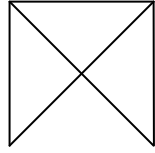
La névrose au sens de Freud est l'assomption de la récursivité signifiante qui agit sur le lien asphérique rapportant imprédicativement et prédicativement le sujet à l'objet ( $\$ \diamond a$ ) en un rapport réversif penchant néanmoins vers l'objet.

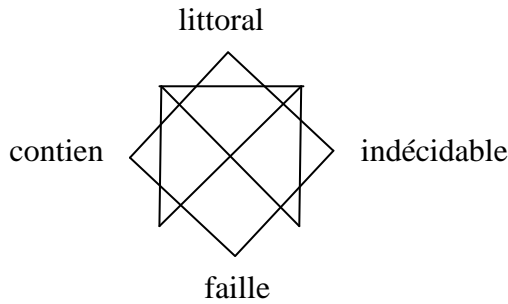


Car un tel lien n'est que l'assomption (*Annahme*, à la fois hypothèse et admission, admissibilité — de l'objet, disons, depuis l'hypothèse et l'admissibilité du signifiant) du vide causal de la structure subjective et de son corollaire objectal, un vide opérant récurrentiellement à toutes les places (à tous les « niveaux ») du montage (pulsionnel) d'une telle structure (*Gefüge*).

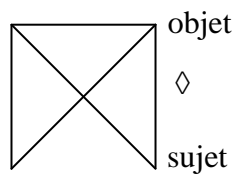
<sup>16</sup> C'est à rapprocher des formes quadratiques en mathématiques, en particulier dans la théorie des groupes. Ainsi le produit de la *Repräsentanz* par la *Vertretung*, soit une fonction  $\Phi$  à la puissance 2, donne l'objet.



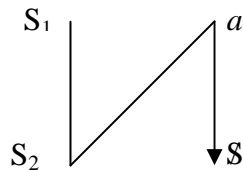




Un tel vide s'assure de et assure l'indécidabilité fondamentale du sujet à l'égard de l'objet foncier (en ce sens très lacanien du mot « foncier »),

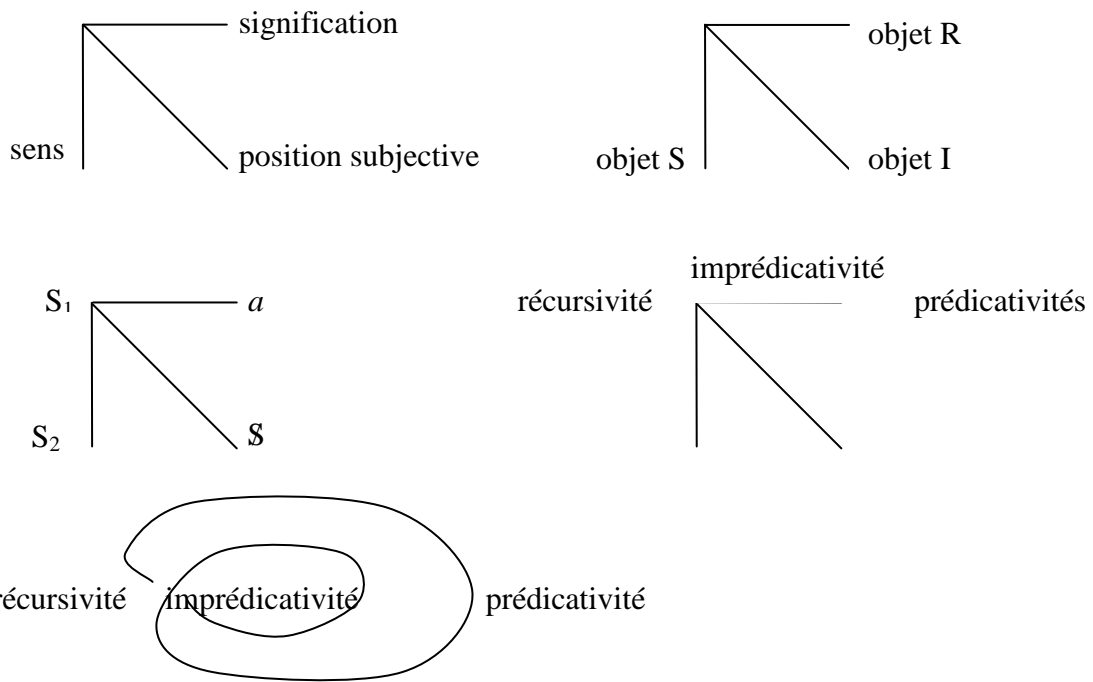


sous la houlette du signifiant ( $S_1 \rightarrow S_2$ ).

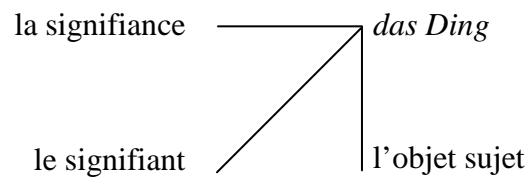


Une telle indécidabilité marque toute appréhension que le sujet puisse avoir de la texture modulable de l'objet en termes eux-mêmes différenciés de croyance. Son savoir s'en accommode (*Wissen*) et sa conscience morale de même (*Gewissen*), en étant le duplicat de ce savoir qui s'avoue (*Erkennung*) en décalquant lui-même un inconscient comme signifiant. Freud en développe les termes par clivages successifs depuis la nécessité d'une hypothèse de départ (quantité comme *Niederschrift*, soit la lettre Q, vite différenciée en  $Q\eta$ , et développement topologique de cette écriture depuis le principe de scission productrice en termes asphériques de barrières de contact permettant la concaténation, passage ou stase de l'écriture comme à la fois signifiante et néanmoins obstacle, *enstasis*). Lacan le dit ainsi : « le ressort de la paranoïa est essentiellement rejet d'un certain appui dans l'ordre symbolique, de cet appui spécifique autour de quoi peut se faire [...] la division en deux versants du rapport à *das Ding* » (*ibid.*).

Que Lacan appelle *das Ding* « le hors signifié » (*ibid.*) souligne ce que cette « chose » a d'extra-signifiant. *A priori* situé au même niveau que le signifié (signification, position subjective, sens), l'objet se conjoint au signifié pour prendre rang comme objet signifiant ( $a$ ,  $S$ ,  $S_2$ ), c'est-à-dire comme manque pris en objet, comme sujet de l'idéal (et idéalisé), et comme signifiant linguistique, trois modes imprédictifs de l'objet, l'imprédictivité persistant ainsi dans la prédictivité.

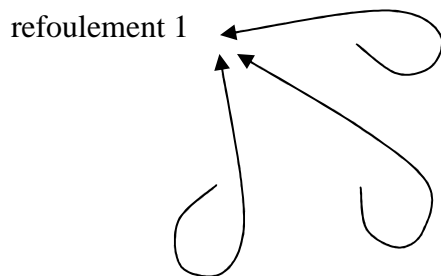


Mais ce n'est plus le cas (ou, plus exactement dans cette supposition-là, pas encore le cas) avec *das Ding* conçu comme mode originaire non seulement de l'objet, mais aussi du signifiant.



Car il faut bien supposer (supposer sans plus) un déjà-là pour que, de la déconstruction (*Zerlegung*) de cet antécédent, on en arrive à la signifiante qui viendra à reconstruire en le situant à l'un des niveaux, variables, de l'objectalisation, non sans écart régulièrement (*regelmäßig*) organisé de ces objets ultérieurs avec *das Ding*. Toute la réalité est tributaire d'un tel effet d'induction.

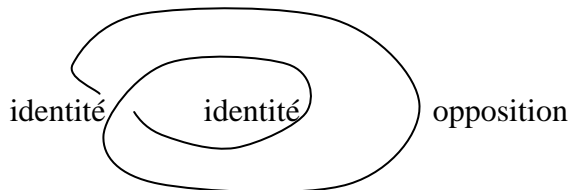
Cette déconstruction, Freud la nomme « refoulement » et elle deviendra plus sûrement le refoulement primordial.



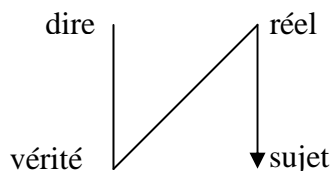
Un choix subjectif est inhérent à ce schématisme — qu'il conduise à la névrose ou à la psychose du fait de ce que Freud appelle « erreur » (*Irrtum*) en 1895, erreur dans

l'appropriation par le sujet du monde qu'il a induit dans son existence de monde (valant inexistence subjective) et ses propriétés. Lacan en fera l'*erre* des non-dupes. Car ceux-ci se refusent à être dupes de ces déhiscences de *das Ding*, et leur errance est l'effet de leur incroyance, un *Nichtglauben* qui n'est pas un *Unglauben* comme croyance de l'Un en tant que prélude négatif (l'Un en moins dans l'Autre) à toute hypothèse constructive du monde comme Autre.

Dès lors rien n'est plus à même de justifier la raison de la signifiante comme *lexis* supposée (selon une *Annahme* redoublée, supposition effective d'une hypothèse nécessaire), sur laquelle se positionner, pour ou contre, comme, par exemple, le fait l'hystérique en se distinguant de l'obsessionnel. Pour ce faire, l'opposition locale se conjoint à l'identité globale.



La *lexis* la plus vide se résout en « maxime universelle » (VII, 68) renforcée. Aussi le passage de l'inconscient (une *lexis* atone) à la conscience (une proposition sur laquelle se prononcer), et de là à la conscience morale, implique un devoir subjectif, tel qu'un devoir se prononcer sur... un quelque chose. Et Lacan, lisant Freud, dévolue à *das Ding* (qu'on me permette le retour au verbe « dévoluer ») le soin d'assurer cet ordonnancement pour le faire valoir comme commandement signifiant. Aussi la chose « ne se présente à nous que pour autant qu'elle fait mot » (*ibid.*). La chose ne vaut que pour autant qu'elle fait mot, c'est-à-dire pour autant qu'elle marque sa dépendance à l'égard du signifiant : pas de réel sans un dire de vérité à son égard — et c'est ce que Lacan métaphorise de l'inceste dans « L'étourdit ».



Ainsi *das Ding* n'est-il pas uniquement superposé à l'Autre, il est, comme Lacan conclut cette séance du séminaire, il est proprement cet appel à l'Autre que Lacan spécifie du *Toi!* en français. (C'est, à mon avis, distinct en anglais où le *Thou* est de l'ordre de l'adresse à Dieu.)

Il n'empêche que ce qu'il désigne comme « l'identité de la chose et du mot » (VII, 69) est disjointe par ce qu'il appellera la « pro-vocation »<sup>17</sup>, c'est-à-dire l'anticipation de l'acte par sa dénomination, l'anticipation du rapport à l'objet par sa désignation. Et le Je est ici la contrepartie de l'objet saisi en *Gegenstand*, car rejeté par le sujet qui vise à y prendre place, à prendre la place de l'objet pour s'en satisfaire. De là la récusation (*Ausschließung*) de l'objet par toute énonciation en ce qu'elle porte avec elle les ressources du sujet comme Je, alors en termes d'identification. Une telle asphéricité — car la récusation de l'objet est proprement productrice de l'objet —, si elle est coupée, ouvre à la prédicativité pathologisante de toute position de sujet n'impliquant plus la nomination dans la chose : (nom → (fonction → objet)).

<sup>17</sup> J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, p. 319. Voir aussi *Les quatre concepts...*, texte établi, Seuil.

Il va de soi qu'ici je manifeste ma préférence pour un choix subjectif attendant à la position du sujet de l'énonciation jouissant de ce qu'il produit. Nous sommes bien loin de toute conception neuro-anatomique du plaisir d'où émergerait toute représentation.

\*

Pour cette introduction, je me contente de rendre compte du séminaire du 9 décembre 1959 de Lacan. Le propos de Lacan à partir de la séance suivante, et dans les autres séminaires, sera repris dans une seconde livraison.